

CULTURE

Poésie et révolution, dialectique et magie : Breton (et Mabilille) parmi les « messagers de la tempête » haïtienne de 1946

Andrea D'Urso

UNE NOUVELLE OCCASION de reparler de surréalisme et révolution nous est offerte par le récent livre de Gérard Bloncourt et Michael Löwy.¹ Ce dernier est peut-être le plus connu des deux auteurs, que ce soit pour les ouvrages qu'il a publiés ou comme militant de la Ligue Communiste Révolutionnaire. Sans doute sait-on moins que Löwy est également, depuis 1978 environ, membre du groupe parisien du mouvement surréaliste qui a survécu à la mort de son grand inspirateur, André Breton, mais aussi à la tentative, en 1969, de décréter la fin du mouvement lui-même par un coup de force de Jean Schuster et de quelques autres. C'est ce à quoi Vincent Bounoure s'est opposé obstinément, suivi par ceux qui ne pouvaient pas renoncer – pour employer une formule spinoziste – à cette « persistance dans leur être » surréaliste. Le principal mérite de ce livre est d'être le premier, semble-t-il, à publier le récit d'une participation en première ligne aux journées haïtiennes du 7 au 11 janvier 1946. Ces journées, connues sous le nom des Cinq Glorieuses, entraînent la chute du président-dictateur Elie Lescot mais débouchèrent sur l'instauration d'un pouvoir militaire. Bloncourt est précisément un des protagonistes de ces événements.

« Les puissances qui couvent » (Breton) : la tradition révolutionnaire d'Haïti

En guise de repères historiques qui faciliteraient cette lecture, il faut brièvement rappeler que le tiers occidental de cette île découverte en 1492 par Christophe Colomb et nommée Hispaniola, est devenue en 1697 colonie de la France sous le nom de Saint-Domingue. L'écho de la Révolution française provoqua dès 1791 de multiples soulèvements (les blancs pour la liberté du commerce, les mulâtres et les noirs créoles pour les droits politiques, les Africains déportés – à l'origine du phénomène du marronage – contre la servitude), si bien qu'en 1793, Sonthonax, envoyé par l'Assemblée nationale pour apaiser les révoltes, proclama la libération des esclaves. On sait qu'en 1794 la Convention ratifia cette décision et abolit l'esclavage. Dès qu'il en prit connaissance, Toussaint Louverture, un ancien cocher noir, décida d'organiser une guerre d'indépendance qui, malgré sa mort dans les prisons françaises, résista aux puissantes armées napoléoniennes envoyées en 1802 pour l'écraser. Après deux ans de combats féroces, en janvier 1804, le général noir Dessalines proclama l'indépendance de cet Etat, depuis lors appelé Haïti.

^{1/} *Messagers de la Tempête. André Breton et la Révolution de janvier 1946 en Haïti*, Le Temps des cerises, éd., Pantin, 2007. Les références de page dans le corps de l'article renvoient à cet ouvrage. Signalons aussi un compte rendu de ce livre par G. Bounoure dans *Critique Communiste*, n° 183, mai 2007, et le nôtre dans *Grachiva*, n° 7, mai 2008.

Que Hegel ait pu tirer de cette expérience sa dialectique du maître et de l'esclave, comme le prétend une hypothèse assez sérieuse,² ne donnerait que plus d'importance à celle qui fut la première révolution indépendantiste des Amériques (si l'on excepte la guerre de sécession américaine de 1776). L'histoire des vexations financières qu'a subies l'île tout au long du XIX^e siècle de la part de certains pays d'Europe et des Etats-Unis serait bien longue. On se contentera de rappeler que pendant le siècle suivant, Haïti fut sous le contrôle militaire américain direct de 1915 à 1934, date de son abolition par le président Sténio Vincent. C'est suite à sa démission en 1941 que fut élu Elie Lescot, ami des Américains et de Trujillo, le dictateur dominicain. Puis, en 1946, la crise économique (aggravée par les USA) et le mécontentement populaire motivèrent les grèves des travailleurs à la suite des étudiants qui dénonçaient depuis quelque temps déjà les lois d'exception et le silence imposé à l'opposition politique. Le lecteur trouvera de quoi approfondir sa connaissance des événements de 1946 dans le témoignage passionné de Bloncourt (p. 69-122) sur ces journées insurrectionnelles qui échouèrent à se transformer en révolution.

Du point de vue de la sociologie littéraire, d'autant plus que « cette fusion explosive entre poésie et insurrection, surréalisme et révolte sociale, est un cas peut-être unique dans l'histoire des révolutions modernes » (p. 10), il faut dire quelques mots sur les plus proches camarades de Bloncourt (lui même peintre, photographe, poète et écrivain) : René Depestre et Jacques Stephen Alexis. Depestre est l'auteur des *Etincelles* (voir les annexes, p. 162-168), qu'un jeu de mots pourrait définir comme des poésies incendiaires que les jeunes étudiants haïtiens ont accueillies avec enthousiasme. Cela lui a valu une certaine célébrité, même auprès des institutions officielles. En fait, c'est à cause de sa réputation qu'il fut choisi comme rédacteur en chef pour le projet d'une revue agitatrice imaginée par Alexis. Quand la revue a été interdite, il a été arrêté avec Théodore Baker, qui faisait partie comme lui d'un groupuscule de camarades de classe « qui se surnommaient eux-mêmes « la clique » » (p. 92). Après son arrestation, Depestre fut exilé à Cuba et par la suite il embrassa une carrière diplomatique à l'Unesco. Alexis, écrivain communiste parmi les plus importants de la littérature haïtienne était probablement le disciple le plus authentique de Jacques Roumain, filiation qu'il avait revendiquée auprès de Bloncourt, à qui il prétendit aussi être un descendant de l'esclave Dessalines (p. 88-89). Il a subi un sort plus tragique que celui de ses camarades : resté dans l'île, pour continuer la lutte contre l'oppression il a été finalement assassiné en 1961 par les tontons macoutes, les gardes du nouveau dictateur François Duvalier, appelé Papa Doc. Soutenu par les Etats-Unis de 1957 jusqu'à sa mort en 1971, il a laissé le pouvoir en héritage à son fils Jean-Claude, renversé en 1987.

Ce Jacques Roumain, si loué par Alexis, écrivit le chef-d'œuvre de la littérature haïtienne, *Gouverneurs de la rosée*, publié après sa mort à trente sept ans des suites du paludisme contracté en prison, où il séjourn

²/ Susan Buck-Morss, *Hegel and Haiti*, Paris, Lignes-Léo Scheer (éd.), 2006.

souvent pour son activité culturelle et politique contre l'occupation américaine. Il fonda le Parti communiste haïtien (1934), et pour cette raison fut à nouveau emprisonné et exilé (p. 90-91). On est donc forcé de penser à cette conjonction souvent évoquée – et non sans danger – sous le nom de « littérature et politique », dont nous avons certainement d'autres exemples dans la région géographique en question. Il suffit de songer au poète et député communiste de la Martinique, Aimé Césaire, cité à raison dans le livre, pour son rôle – au-delà de son séjour en Haïti –, dans la prise de conscience culturelle et politique exprimée par le concept de *négritude*. Il faut aussi préciser qu'Alexis et Bloncourt ont renoncé à leur projet de revue au profit de celui conçu par « la clique » de Depestre (p. 94). De cette conjonction d'intentions et d'énergies est née la revue *La Ruche*, qui a publié certains des discours d'André Breton. Selon Bloncourt et Löwy, « ces étincelles sont tombées sur une poudre sèche et inflammable : la rage du peuple haïtien et son désir de liberté » (p. 10).

La rencontre de la liberté et de la nécessité dans le hasard objectif. Breton en Haïti.

Venons-en au cœur de la thèse soutenue par Löwy dans la première partie du livre. On ne s'attardera plus sur le fait que les trois jeunes « abeilles » de vingt ans à peine, qui furent les meneurs des Cinq Glorieuses, étaient des artistes eux-mêmes. Comme le dit Löwy, cela « a sans doute favorisé la réception de la parole de Breton » (p. 25), venu de New York (où il se trouvait en exil) faire des conférences à l'invitation du surréaliste Pierre Mabille. D'évidence, les interrogations de Löwy portent sur cette « coïncidence » entre la visite de Breton et l'éclosion de la Révolte de janvier 1946 : « Est-ce le discours de Breton, est-ce un autre article, est-ce l'ensemble du numéro » qui provoqua la saisie de *La Ruche* le 2 janvier 1946, et quelles assertions de Breton contribuèrent-elles, indépendamment de ses intentions, à ces événements (p. 24-26) ?

Löwy, « sachant pertinemment que les jeunes marxistes haïtiens avaient des projets insurrectionnels bien avant l'arrivée de Breton », ne s'arrête pas sur ces derniers. Tout en déclarant ne pas vouloir surestimer le rôle de Breton, d'autant plus que ce dernier l'avait lui-même ramené à de plus justes proportions dans une interview, en parlant d'« un concours de circonstances comme cela n'arrive qu'une fois dans la vie », ³ il nous invite à partager sa conviction que Breton apporta « quelque chose à la gestation [...] d'une atmosphère orageuse favorable à un grand élan émancipateur » (p. 26). Dans son premier discours (hôtel Savoy, 7 décembre 1945), reproduit dans le numéro spécial de *La Ruche* du 1^{er} janvier 1946 saisi par la police, Löwy repère trois éléments qui sont foncièrement susceptibles de trouver un écho chez les auditeurs : une « foi sans limites dans le génie de la jeunesse », selon les mots de Breton, « l'hommage rendu au passé révolutionnaire d'Haïti »

et la citation d'un passage particulièrement vif du roman de Roumain (p. 27-28). Les propos concernant

³/ Cf. p. 39 et A. Breton, *Œuvres complètes*, t. III, Gallimard, 1999, p. 1217, où sont aussi recueillies les conférences haïtiennes.

la misère du peuple haïtien, sa condition « pathétique » et le rôle du matérialisme dialectique envisagé par le surréalisme dans l'action sociale, qui ont été l'objet de la conférence officielle du 20 décembre au théâtre Rex (reproduite dans *Conjonctions*, le 1^{er} janvier également, sans que la revue soit saisie) ont probablement contribué « à préparer l'ouragan tropical » (p. 30-32).

Löwy, fidèle à l'interprétation de l'« influence » que donnait son maître, Lucien Goldmann, non pas « réception passive » mais plutôt « choix actif », conclut que « les jeunes < abeilles > de *La Ruche* et la mouvance la plus active de la jeunesse étudiante avaient besoin d'une parole radicale qu'ils ont trouvée dans les interventions de Breton. Ils ont reconnu celles-ci comme l'expression de leurs sentiments les plus profonds de révolte et d'espérance. Ils en ont fait un de leurs drapeaux dans leur revue. Ils s'en sont emparés < comme d'une arme > » (p. 40). Il n'en reste pas moins que Löwy définit comme « magique » le rendez-vous au Savoy et que, pour lui, Breton a été « un des messagers de la tempête de janvier 1946. Ou plutôt, un des sorciers qui, comme les hougans du vaudou, ont le don sacré de prononcer les paroles enchantées qui déclenchent la foudre... » (p. 26). Là, son discours se calque apparemment sur ceux de Depestre et du poète Paul Laraque, parlant tous deux de la « tête léonine » de Breton, peint en prophète, dieu, ange et mage (voir les documents p. 50-66).

De toute évidence, dans ces pages de Löwy nous trouvons plus manifestement que dans ses études historiques et sociologiques précédentes l'attitude surréaliste du philosophe marxiste. Il est ici moins intéressé à une reconstruction méthodologique des événements qu'à mettre en lumière les phrases des textes de Breton qui ont pu exciter les esprits des jeunes Haïtiens. Même s'il précise que Breton n'a donné que deux conférences avant la grève des étudiants qui s'est transformée en grève générale et qui s'est terminée avec la chute du régime Lescot, Löwy n'hésite pas à se référer également aux commentaires des événements qu'on peut retrouver dans les conférences qui suivirent les Cinq Glorieuses, parmi maintes pages de littérature. Il faut donc considérer ce sujet de plus près, tout en restant dans les limites de cet article. Car, de même qu'il est important de lire en parallèle le récit de Bloncourt concernant l'attentat raté contre Lescot qui fut préparé par lui et Alexis à l'occasion de la conférence au Rex, bien que ce ne fut pas la première tentative (p. 98-99), il est sans doute intéressant et profitable de rappeler également les observations d'un surréaliste qui nous parle en matérialiste, ne fût-ce qu'en hommage au jeu dialectique du hasard objectif si attentivement scruté par le surréalisme, mais aussi pour ajouter à *Messagers de la tempête* des éléments accessoires qui font pendant à l'exposé de Bloncourt. En fait, l'arrivée de Breton et son ascendant sur les jeunes Haïtiens ne pourraient pas être expliqués si l'on omettait la référence à un de ses amis intimes : Pierre Mabille. Malgré l'oubli des critiques dont sont victimes ses contributions à la définition d'un regard surréaliste sur le savoir humain, influençant parfois, et surtout pour certains aspects, Breton lui-même, il est, à notre avis, un des plus grands auteurs

de la conjonction réalisée entre le surréalisme et la *dialectique matérialiste*, et ce pendant une période tragique de l'histoire humaine où le matérialisme et la dialectique servaient scandaleusement à justifier les pires atrocités.

Mabille et Haïti ou « l'anthropologie de la magie » démythifiée

Médecin de profession, pour fuir la persécution de la Gestapo fichant les surréalistes et visant notamment les francs-maçons et les communistes, Mabille arriva en juillet 1941 à Port-au-Prince (Haïti) où il devint, tout d'abord, l'ami du fils Gérard et, plus tard, du président Lescot lui-même. Il acquit une réputation considérable par son travail de médecin, ainsi que par son engagement intellectuel pour faire connaître la littérature française et s'enrichir de la culture haïtienne. Ce n'est pas un hasard si, quoique blanc, il fut admis – avec sa femme puis avec Breton⁴ – aux rites vaudou de l'île, tant et si bien qu'il prit même un nom cérémoniel et qu'il fut reçu avec tous les honneurs à son retour après un bref séjour à Paris en 1945. En sa qualité de délégué culturel et fondateur de l'Institut français, il organisa alors des actions de soutien pour permettre à des boursiers d'aller en France, il tint lui-même des conférences et il fit connaître aux jeunes Haïtiens des poètes et des peintres talentueux et célèbres, tels qu'Aimé Césaire, Wifredo Lam, Magloire Saint-Aude et, justement, André Breton. L'université haïtienne, où Mabille enseigna dès 1942, observa une minute de silence à la nouvelle de sa mort en 1952.⁵

Pour revenir à nos auteurs, tous les deux rappellent son rôle, que nous sommes fondés à définir comme révolutionnaire et préparatoire sur le terrain culturel. Bloncourt, que Mabille cacha alors qu'il était recherché par la police et obtint que sa condamnation soit changée en exil, y est également revenu lors d'une présentation publique du livre organisée à Paris le 5 juin 2007 par le groupe surréaliste, en expliquant précisément ce que signifiait pour des jeunes de découvrir la poésie surréaliste, les enjeux des *Manifestes*, la peinture de Lam, etc. L'intérêt de Löwy pour Mabille porte évidemment sur la contingence de la venue de Breton et de son attraction vis-à-vis de « la constellation noire des Caraïbes » (p. 15). Étrangement, Löwy n'inclut pas Mabille dans sa brève liste des surréalistes (Breton, Péret, Leiris et Bounoure) chez qui, selon la formule qu'il propose sans pourtant la développer, existerait « une sorte d'*anthropologie de la magie* – qui est en même temps une anthropologie du désir [cette expression est due à Bounoure, nda] – qui leur permet de construire des vases communicants entre l'hermétisme, le romantisme, le surréalisme et les cultures dites « primitives » » (p. 20).

Une lecture approfondie du livre de Bloncourt et Löwy d'une part et des écrits de Breton de l'autre confir-

⁴/ Cf. son souvenir dans « Pont-levis », introduction à la réimpression du *Miroir du merveilleux* de Mabille (Editions de Minuit, 1962), et A. Breton, *Perspective cavalière*, Gallimard, 1970, cité par Löwy, p. 21.

⁵/ Informations tirées de R. Laville, *Pierre Mabille : un compagnon du surréalisme*, faculté des lettres et sciences humaines de l'université de Clermont-Ferrand II, 1983.

merait très probablement les réflexions oubliées de Mabille qui écrivait : « Pour conclure de la Magie, il convient de participer, de se joindre tout en demeurant observateur lucide. Cette nécessité s'impose à la science qui ne peut plus se séparer dans l'abstraction. Tâche difficile, [...] comme la dialectique de la vie. [...] En définitive le seul moyen de juger réside dans la qualité de la lumière produite par le mage. [...] L'éthique ne peut être un système de barrières et de répressions, elle doit être une indication permettant à l'effort de l'être d'atteindre son maximum » qui n'est pas à confondre avec l'optimum économique et égoïste de la morale bourgeoise. Bien au contraire, l'initiation de l'adepte qui meurt en tant que profane « aboutit à transformer les forces intérieures qui dans l'homme visent à la conquête, à la puissance, à la recherche du prestige personnel, en des forces moins directement intéressées ; cette transmutation préparée par les épreuves successives ouvre la porte de la Magie ». C'est donc « la métamorphose interne du mage [qui] assure la véritable différence entre lui et un prestidigitateur, peut-être davantage que la connaissance qui reste néanmoins capitale », si bien que « ce climat psychique et physique, de tension interne mêlée au désintéressement, à une relative vacance, est la condition indispensable pour que s'établisse le contact entre l'homme et les hommes ». ⁶ Aussi, c'est précisément Mabille qui tient compte des forces tout autres que magiques à l'intérieur des événements haïtiens. Il ramenait à de plus justes proportions le rôle de Breton qui, déjà après la première réunion littéraire au café avec les jeunes poètes haïtiens, lui confia « qu'il avait eu l'impression que l'on cherchait à l'entraîner sur le terrain politique et à interpréter ses paroles. Il décida donc de mettre un terme à ces réunions et de supprimer tout contact personnel avec les leaders de la jeunesse ». Quant aux autres conférences officielles, prononcées après la chute du régime Lescot, Mabille écrivait que « malgré la prudence dont a fait preuve André Breton qui pendant cinq jours n'est pas descendu en ville pour éviter un incident (manifestation, etc.), il était évident à ce moment que sa présence en Haïti servirait de prétexte à une campagne contre moi ». ⁷

Effectivement, en février, Breton d'abord et Mabille ensuite furent « invités » à quitter l'île. Et c'est précisément sur le bateau en partance de Puerto Plata (République dominicaine) que Breton reconnut un des protagonistes des Cinq Glorieuses, Bloncourt, obligé, lui aussi, de s'éloigner d'Haïti. Ils eurent un bref échange d'opinions – divergentes – au sujet du parti communiste et des écrivains engagés. Le récit de Bloncourt s'arrête là. Mais il a affirmé publiquement que c'est seulement plus tard, après avoir connu en chair et en os Louis Aragon – son mythe – qu'il a, déçu, compris et partagé les critiques que Breton avançait depuis longtemps. Il estimait cependant hors de propos de les manifester dans un contexte où on ignorait complètement la situation de l'URSS, ainsi que la critique qu'en formulait Trotsky et les liens de ce dernier avec le surréalisme, et où les seuls textes connus, qui arrivaient en un exem-

^{6/} Cf. « Neuf par 4 et 5 », dans *Hémisphères*, n° 5, 1945, p. 6-15, reproduit dans P. Mabille, *Messages de l'étranger*, Plasma, 1981, p. 149-167.

^{7/} Les passages des lettres citées se trouvent dans R. Laville, *op. cit.*, p. 59-60.

plaire, étaient le *Manifeste du parti communiste* et *Matérialisme dialectique et Matérialisme historique*...

Apports surréalistes à la théorie de la révolution

Sur ces bases, l'hypothèse de fond du livre – comme quoi le surréalisme trouva sur le terrain haïtien un champ explosif qui était déjà bien ensemencé et auquel manquait l'étincelle qui met le feu aux poudres – est alléchante. Il n'y a pas loin de là à accepter la thèse dialectiquement opposée que le surréalisme est lui-même un terrain fertile pour les révolutions, précisément parce qu'il se nourrit de la graine – ou de la flamme – de la révolte. Et puisque nous en connaissons la meilleure définition, si synthétique qu'elle soit, que Breton nous a léguée dans son *Arcane 17* et dans cette transmission du feu prométhéen que le surréalisme continue à perpétuer – « cette lumière [de la révolte] ne peut se connaître que trois voies : la poésie, la liberté et l'amour »⁸ – nous ne nous étonnons pas de reconnaître, dans cette perspective, une conjonction avec ce *matérialisme poétique* qui, déjà dans le manifeste de la Fiari rédigé avec Trotsky et plus explicitement dans ces conférences de Breton, au facteur économique « dont nous n'avons garde de réduire l'importance » ajoute cet « élément lyrique »⁹ dont chaque révolutionnaire devrait tenir compte ; ou encore avec le fait de trouver des poètes et des peintres qui sont prêts à prendre les armes par une disposition inconditionnelle pour la lutte contre toute oppression, jusqu'à y perdre la vie. Cependant, cela ne nous suffit pas ; au contraire, c'est justement là que s'ouvre la bifurcation qu'a tracée l'histoire – celle qui est écrite en capitales et celle du surréalisme – entre le choix de quelques soi-disant « poètes de la Résistance » (Aragon et Eluard) et la ligne qui fut définie par Breton et Trotsky en 1938 et prolongée ensuite par Benjamin Péret en 1945, dans *Le Déshonneur des poètes* : l'art révolutionnaire est indépendant par définition, il ne saurait servir l'action immédiate et ne doit pas se soumettre aux impératifs de n'importe quelle sorte de dictature.

Déjà un an auparavant, en 1944, quasiment comme une ré-extension de la théorie trotskiste de la « révolution permanente » du seul champ littéraire et artistique à la vie entière, et sur la base de cette conviction que « dans le mouvement incessant, il arrive que la forme libératrice de la veille devienne rapidement une force oppressive », Mabelle écrivait aussi que « l'élan révolutionnaire se confond pour nous avec la volonté *permanente* d'assurer le triomphe de la vie sur la mort. [...] tout en reconnaissant l'importance décisive des facteurs économiques dans l'évolution humaine, nous nous méfions d'une transformation qui n'attendrait que ce côté du problème

social ; de même que nous considérons qu'un simple changement de régime alimentaire est insuffisant pour changer l'homme ».¹⁰

Il est inutile de souligner combien ces mots que, de toute évidence, Breton connaissait ont pu influencer

⁸/ Editions Jean-Jacques Pauvert, 1965, p. 121.

⁹/ cf. p. 31 et A. Breton, *CŒuvres complètes, op. cit.*, p. 163.

¹⁰/ « Le Paradis », dans *VVV*, n° 4, février 1944, New York, p. 36. L'italique est dans l'original, mais il est absent, ainsi que toute la dernière phrase, dans le texte reproduit par *Traversées de nuit*, Plasma, 1981, p. 30.

les conférences haïtiennes de ce dernier. Il nous semble donc possible de conclure que, tout en se fondant uniquement sur les conférences, l'affirmation suivante de Löwy ne présente aucune contradiction avec les formules de Mabilille, bien au contraire : « La révolution sociale n'est pas un but en soi, mais un moyen pour la libération de l'esprit humain... » (p. 32). Il faut préciser que par là nous entendons l'esprit avec ses implications psychiques, poétiques et créatrices qui sont enfouies ou étouffées par notre société. Ces trois termes doivent être entendus dialectiquement : car comprendre l'esprit de magie, c'est saisir la « magie » de l'esprit. Là aussi, pas de spiritisme : les démarches sont également matérialistes et concernent ce qui fut, dès le potron-minet du mouvement, l'intérêt crucial du surréalisme : « le fonctionnement réel de la pensée ». Michel Lequenne a heureusement révélé ce noyau : dans sa présentation des écrits de Vincent Bounoure, il dit qu'ils « prennent racine dans l'intelligence du surréel que Breton lui-même avait dégagée par un retour à Hegel/Marx [...] comprenant du même coup le surréel comme la tension d'intelligence du mouvement du réel. C'était, reprenant à la source le renversement matérialiste de l'hégélianisme, transformer la dialectique de l'Esprit en dialectique de l'esprit ». ¹¹

C'est d'autant plus vrai que, pendant les années 1970, Bounoure et nombre de surréalistes s'opposant aux diktats de Schuster s'adonnèrent à l'approfondissement de cette *dialectique de l'esprit* à travers de nouveaux jeux. D'ailleurs, dans le même texte cité ci-dessus, Mabilille affirmait déjà que « la dialectique cesse pour nous d'être une spéculation intellectuelle métaphysique pour s'incorporer à notre conscience quotidienne, pour s'incarner dans la connaissance ». ¹² Et dix ans après, citant Mauss, Leroy et notamment Huizinga parlant du « caractère supralogique », c'est-à-dire *analogique*, « de notre situation dans le cosmos », Breton lui-même reliait la pratique ludique à la poésie, le jeu devant pouvoir rendre à cette dernière « le sens de l'immensité de ses pouvoirs perdus » ¹³, ceux-là mêmes qu'il retrouvait dans les cultures « sauvages ». C'est, de ce fait, comme le dit Bounoure en définissant *l'anthropologie en tant qu'érotologie*, qu'elles offrent des éléments indispensables pour déterminer « les conditions dans lesquelles pourrait naître une civilisation ouverte à la satisfaction aussi bien qu'à l'expression entière du désir. Marquer ce lieu sur les cartes de l'esprit et le conquérir serait réinvestir l'homme de l'intégralité de ses pouvoirs et donner authentiquement au monde la parole ». ¹⁴

Aucun doute que la culture haïtienne, avec son histoire et sa poésie « couvant » dans une tradition de révolution et de magie à la fois, ait enseigné aux Européens (plus qu'elle n'ait appris d'eux) quelque chose sur la dialectique de la vie et de la pensée – de Hegel jusqu'aux surréalistes, pour le moins.

¹¹/ M. Lequenne, « Vincent Bounoure ou la dialectique surréaliste », dans V. Bounoure, *L'Événement surréaliste*, L'Harmattan, 2004, p. 6.

¹²/ « Le Paradis », *op. cit.*, p. 35.

¹³/ « L'un dans l'autre », in *Médium* (n. s.), n° 2, février 1954, p. 17-20.

¹⁴/ « Anthropologie philosophique », dans V. Bounoure, *Le Surréalisme et les Arts sauvages*, L'Harmattan, 2001, p. 46.